

Le coffret à trésors

Roman

*À tous les jeunes, sans toutefois exclure les moins jeunes,
qui désirent pour leur vie un avenir au-delà de leurs espérances.*

Pierrette Miletto

ISBN 978-2-36957-079-0

© 2015, Pierrette Miletto, www.miletto.ch

Aucun extrait de cette publication ne peut être reproduit ni transmis sous une forme quelconque, que ce soit par des moyens électroniques ou mécaniques, y compris la photocopie, l'enregistrement ou tout stockage ou report de données sans la permission écrite de l'éditeur.

Les textes bibliques sont tirés de « la Bible de l'aventure, la Bible d'études des jeunes », de la Bible en français courant.

Publié par Editions l'Oasis, année 2015.

Ce livre a été publié sous la division auto publication '**Publiez votre livre !**' des Editions l'Oasis. Les Editions l'Oasis déclinent toute responsabilité concernant d'éventuelles erreurs, aussi bien typographiques que grammaticales, et ne sont pas forcément en accord avec certains détails du contenu des livres publiés sous cette forme.

Dépôt légal: 1^{er} trimestre 2015.

Imprimé en France



9, Rte d'Oupia, 34210 Olonzac, France
Tél (33) (0) 468 32 93 55
fax (33) (0) 468 91 38 63
Email: contact@editionsoasis.com

Boutique en ligne sécurisée sur www.editionsoasis.com

Vous avez écrit un livre, et vous cherchez un éditeur? Vous pouvez publier votre livre via Editions l'Oasis! RDV sur notre site, rubrique 'Publiez votre livre !' pour plus d'information.

1. Je m'appelle Juliette

Je mets le nez à la fenêtre. C'est l'automne et les premières feuilles se décrochent des branches. La bise s'amuse à les faire virevolter en tous sens : jaunes, rouges, brunes ou même encore un peu vertes... C'est féérique ! J'aimerais fusionner avec la nature. Le soleil brille et l'embellit. Ses rayons l'enveloppent tout entière. Atteindre le nirvana en flottant entre ciel et terre, éblouie par cette étoile épatante qui chauffe ma peau, voilà mon rêve.

Je redescends sur terre et fais face à mon miroir. Ma mère dit que je grandis vite. Ce n'est pas vrai. Certes, ma silhouette gagne en finesse au fil des saisons. Mais je n'assume pas mon corps qui se meut maladroitement, à la façon d'un robot. Bof ! Une fois adulte, je veux croire que j'aurai atteint le summum : la grâce d'un top-modèle ! Je n'aurai plus le moral à zéro. Songer à disparaître dans la végétation sera inutile. Après tout, je ne suis pas une cuillerée de glace au chocolat prête à fondre sur la langue de dame nature.

De mon promontoire, je simule une longue vue avec un kaléidoscope égaré sur ma bibliothèque. J'y colle mon œil et y découvre des formes de toutes les couleurs. Elles changent au gré de mon empressement à faire tourner mon joujou. Au-delà de mon île – après avoir franchi la grille du jardin – je fabule et vois un océan. Je ne suis pas enfermée dans une tour, mes parents ne sont pas non plus des tortionnaires. Donc, je peux monter sur mon radeau et me laisser diriger par les courants pour dénicher des trésors. Exploratrice ! Voilà quelque chose qui me chante !

Depuis quelques mois, j'ai la plume qui me démange. Je griffonne des dessins, voire des mots, sur les pages de carnets dont je remplis une boîte super jolie. Chacun d'eux traite d'un sujet particulier, par exemple les vacances ou les copines. Je suis nulle en rédaction, mais réussis peu à peu à lâcher des bouts de phrase. Le besoin de ne pas oublier les choses liées à la vie, plus particulièrement à la mienne, est mon objectif. Un signe avant-coureur d'un vieillissement précoce ? Pas du tout ! Je ne suis pas encore une mamy qui s'accroche à ses souvenirs ! Mais plus une gamine non plus ; d'où la nécessité pour moi d'avoir des points d'ancrage près des phares qui jalonnent ma route maritime. En effet, foncer tête baissée comme un bolide ne m'intéresse pas. Je décide de relever un défi, me donner les moyens de vivre une aventure fabuleuse pour la suite de mon existence. Une année devrait me permettre d'atteindre mon but, car je suis très motivée.

Je m'appelle Juliette Dubois (ça tombe bien, j'aime le bois, cette matière noble qui n'a rien à voir avec du plastoc). Je rêve de rencontrer un jour Roméo. Je vieillerais, cependant, à balayer la fin tragique de l'œuvre de William Shakespeare.

La mort des amants de Vérone m'amène dans un registre qui me fait flipper. Que deviendrai-je quand « mon enveloppe » subira une coupure de courant définitive ? Y aurait-il une centrale électrique pour me recharger et me faire poursuivre ma vie ailleurs ? C'est un truc qui me turlupine. Y penser alors que j'ai encore des « siècles » à vivre, c'est dément ! Pourtant, je ne suis pas une nana qui angoisse facilement. Mais je ne tourne probablement pas rond. Aux grands maux les grands remèdes : je dois enquêter sur le sujet, en secret (les copines ne doivent pas penser que je suis barjot).

Tiens, voilà Minouche, mon chat. Il bondit sur mon bureau et regarde à son tour par la fenêtre. Il fait entendre des sons pareils à ceux d'une oie. La queue en l'air, ses oreilles toutes droites s'orientent vers l'avant, tel un chasseur expérimenté. Je vois seulement une femme passer dans la rue, mais pas d'oiseau prêt à le défier.

— Désolée, mon vieux. Mme Roberts n'est pas une proie. Tu sais que cette dame âgée est gaie comme un pinson. Elle est cool avec les jeunes. Elle me garnit l'estomac avec une ribambelle de friandises, chaque fois que je la croise. J'ai du bol. Mon tempérament souvent mal luné ne l'effarouche pas.

Voilà que mon félin se met à fouetter sa queue nerveusement.

— T'es en rogne ou quoi ? Ah ! J'ai saisi ! T'as repéré Mme Landru ! Cette vieille femme est toujours bougonne. Le diable l'emporte ! Elle nous regarde, nous, les ados, comme si nous étions des pestiférés, la plaie de la société... Sais-tu, Minouche, que cela me rappelle une pensée d'un type, un certain... George Bernard SHAW ? Je l'ai lue sur un feuillet de calendrier. Attends ! Il est rangé dans ma boîte à trésors.

Je sors le feuillet du coffret.

— Ce mec a écrit : « Beaucoup de gens ne sont jamais jeunes ; quelques personnes ne sont jamais vieilles.¹ » Est-ce que Mme Roberts n'est jamais devenue vieille et... Mme Landru n'a-t-elle jamais été jeune ? Dis, Minouche ! S'il y a du vrai dans ces paroles, je dois faire gaffe. Quand j'atteindrai l'arrière-saison, j'adorerais être le portrait de la première des deux. Loin de moi l'idée de devenir une vieille bique, comme cette Mme Landru ! S'il y a une vie après la mort, elle ira tout droit en enfer.

« Juliette, viens prendre ton goûter ! Je t'ai préparé une assiette de fruits secs. » Voilà Maman qui m'appelle. C'est ma mère tout craché ! Elle sait que j'aime les sucreries, quelle que soit leur teinte. Manque de chance, ces gourmandises contiennent trop souvent une montagne de produits chimiques. Alors, elle se débrouille pour me procurer des douceurs de toutes les couleurs, bénéfiques pour la santé. Elle fait ensuite de ces friandises une déco qui remplit mon assiette ; elle feint en ajoutant des éléments salés. De quoi équilibrer mon régime alimentaire. Elle aura même l'audace de me découper un cœur dans de la mie de pain complet. Elle le garnira de mille et une petites choses super-sympa, je le reconnais. Lors-

qu'une de mes copines passe chez moi à l'heure du goûter, ses yeux s'arrondissent avec un grand « Oh ! » d'admiration devant le chef-d'œuvre de ma mère. Sa tactique est infaillible. L'expérimentation de perfectionnements culinaires lui tient à cœur. Je ne serai donc pas surprise le jour où la gastronomie moléculaire trônera dans mon assiette. « J'arrive Maman ! »

Je suis née dans une famille sans histoires compliquées à traîner comme un boulet. Mes parents s'entendent bien. Ils sont aux anges de m'avoir pour fille, mais parviennent à empoisonner mon existence. Être enfant unique n'est pas un cadeau. Je dois toujours être conforme à leurs attentes. Ils placent la barre trop haut. Leur filtre n'est pas le mien. Faut pas pousser...une simple incartade de ma part... et c'est le tsunami ! Ils me saoulent !

— Juliette, M. Burnand t'attend. Dépêche-toi ! s'écrie Maman d'une voix de clairon.

Henri Burnand est le concierge de l'immeuble qui compte seulement trois appartements. Il loge avec son épouse, Georgette, dans un trois pièces. Le nôtre en a quatre. Quant aux propriétaires, Paul et Liliane Rochat, ils sont au large dans le cinq pièces. Rien à voir avec une vieille baraque taguée. Je ne réside pas dans un château, mais pas non plus dans une cahute de lilliputiens. Le concierge aime la compagnie. Comme je cherchais une occupation pour me faire un peu de fric, il m'a proposé de lui donner des coups de main au jardin. Être au grand air, ça me botte bien. Son idée m'a donc plu. Les habitants de la maison jouissent d'un jardin communautaire. De grandes tables en bois et des bancs y sont installés, ainsi que trois grills, chaque famille le sien. Il y a également de quoi décompresser : une table de ping-pong, un trampoline et un panier de basket. Pour ceux qui se déplacent en clopinant, un terrain pour jouer à la pétanque. Et plein de fleurs qui sentent monstre bon ! L'aménagement récréatif organisé à outrance, peut être détestable. Il tend à mettre un frein à toute initiative fantaisiste. De nature à refuser d'avoir un fil à la patte, je ne me laisse pas enfermer dans un moule qui tuerait ma créativité. Le défi est parfois astreignant, mais pas insurmontable. C'est une oasis où il fait bon vivre, malgré tout.

Le lac Léman a la forme d'un bateau. À chaque fois, c'est pareil. Je le zieute et suis poussée à y embarquer, afin de sillonner ses eaux. Il est flanqué de montagnes, de châteaux, de vignobles et de Lausanne, ma ville, où je me sens bien.

Je rejoins le concierge.

— Bonjour M. Burnand. Quel est le programme ?

— Eh bien, jeune fille, nous allons commencer par balayer les feuilles mortes qui couvrent le sol. Et si tu le désires, tu pourras en garder pour faire un herbier.

— Merci, mais cela ne me dit rien. Toutes les feuilles mortes doivent être ramassées ?

— Non, pas toutes. Mais celles qui sont sur le chemin qu’elles rendent glissant par temps de pluie doivent absolument être retirées. En revanche, la terre et les plantes bien enracinées ne dédaignent pas une couverture de feuilles ; nous ne refusons pas non plus de porter nos vêtements chauds quand le froid commence à nous chatouiller les oreilles, n’est-ce pas ?

— Et la pelouse alors ? Elle s’en tire plutôt bien, non ?

— Il vaut mieux la ratisser quand il y a trop de feuilles, surtout si celles-ci sont grandes et avec une texture coriace, car les graminées qui sont dessous ont tendance à jaunir.

— Mince alors ! Y a trop de boulot ! Faut pas pousser ! C’est à croire que le jardin va participer à un concours de beauté. Je peux m’accommoder à la nature sans devoir l’astiquer, vous savez ?

— Je comprends, Juliette. Elle a pourtant besoin d’être un peu chouchoutée pour bien se porter, mais aussi pour le plaisir de nos yeux.

Une fois la besogne terminée, je rentre chez moi, satisfaite. Je manquais de pognon et j’en ai gagné. Je suis vannée. Et voilà que ma mère me demande de préparer la pâte pour un cake aux fruits confits. Demain, on va se faire une bouffe communautaire. Ce sera trop bon. Comme chaque année à cette époque, les Rochat programment une brisolée pour les habitants de la maison. Installés autour d’un grand plat de châtaignes¹ grillées au feu de bois, nous serons sept à table. Ce fruit d’automne, m’a dit ma mère, était considéré autrefois comme un aliment nourrissant et bon marché, et pas seulement pour les cochons. Bouilli, on l’utilisait pour la préparation de la soupe et du chocolat chaud. Les personnes dans la dèche en avalait jusqu’à trois fois par jour. À en être dégouté !

Rien à voir avec l’abondance de notre brisolée, version royale. Elle sera agrémentée de viande séchée, de saucisses, de fromages, de pommes et de moût. Boulotter est le passe-temps favori de M. Rochat. À croire qu’il en a fait sa religion. Du coup, il ne peut pas s’empêcher de nous submerger d’infos gastronomiques. Mais il est doué. Il parvient à capter notre attention. Ainsi, je sais que Villars-Tiercelin, sur le canton de Vaud, est une commune qui produit ce fruit depuis 1991. En automne, elle organise une brisolée villageoise qui attire les foules.

¹ Souvent, les gens s’embrouillent. Ils confondent « marron » et « châtaigne ». Le premier est très amer et toxique, absolument im-man-geable ! C’est la graine du marronnier. La seconde est le fruit comestible du châtaignier. Alors, pourquoi parle-t-on généralement de marrons quand on aborde l’aspect culinaire ? En fait, on appelle « marrons » certaines châtaignes produites par des variétés de châtaigniers à fruits non cloisonnés – ou sans membranes qui les divisent en cellules – comme c’est le cas des graines du marronnier. N’empêche que le marron du marronnier a tout de même son utilité ; il est pourvu de vertus curatives dans certaines préparations pharmaceutiques une fois qu’on lui a retiré son composant toxique.

Le lendemain, je mets le cap sur le lieu des festivités. J'adore voir le zèle de nos proprios quand ils s'affairent aux préparatifs du repas. Ils jubilent de satisfaction quand les convives arrivent et se pâment devant la table décorée. Tout ce rituel me paraît à la fois ridicule et drôle, parce qu'il est pris très au sérieux. Quand il fait trop froid pour rester au jardin, on prend place à l'intérieur dans un carnotzet en bois d'arolle. Il est tiré d'un pin qui pousse en altitude. Ça sent trop bon. Quant à la nourriture, elle est toujours excellente. Comme je ne suis pas une boule de graisse, je me goinfre, ça va de soi. Après le repas, on joue parfois aux cartes ou à un jeu de mon choix. Même si je suis souvent la seule ado, ce n'est pas si casse-pieds. Je ne suis pas laissée-pour-compte. Tout le monde cherche à me faire plaisir pour éviter que je me tire.

Les vacances d'automne terminées, le jour de la rentrée des classes est inévitable. S'instruire représente la norme dans un pays comme la Suisse. Mais les devoirs scolaires, c'est raser ! Heureusement pour moi, j'ai des copines. Marine et Morgane habitent le quartier. Nous allons généralement ensemble au collège. La première a une toison d'or ondulée, des cheveux longs, jusqu'à la taille. La seconde a les siens lisses, châtons clairs comme moi, et très courts. Les miens, cependant, sont frisés et mi-longs. Je suis la plus haute de stature. Nous avons un point commun : notre inclination naturelle à être de « bons samaritains » auprès des animaux. Nous échangeons entre nous des revues qui traitent du sujet. (Mais quand un clebs aboie comme un foldingue, l'envie de le trucider me démange.) Marine n'a plus besoin de cogiter sur son choix professionnel. Elle sera vétérinaire, elle le jure. En revanche, Morgane et moi sommes encore dans le brouillard.

— Dis Marine, comment c'était à Vienne ? demande Morgane.

— Super ! J'ai vu des tonnes de trucs. Je suis allée au « Spanische Reitschule ».

Je fronce les sourcils et lui demande :

— C'est quoi ça ?

— Eh bien, c'est le manège espagnol construit en 1729.

— Ouah ! Quelle mémoire ! s'exclame Morgane.

— Pas mal, hein ? répond-elle malicieusement. En fait, j'ai appris par cœur la date pour vous épater et parce que cette visite m'a vraiment branchée. Avec mes parents et mon frangin, nous avons vu un spectacle de chevaux hors-norme. Au 16^{ème} siècle, on a fondé à Lipica, en Slovénie, les haras qui devaient fournir les équidés. Les premiers canassons venaient d'ailleurs d'Espagne, d'où le nom du manège. Ce sont des lipizzans. À la naissance le poulain est noir, puis il décolore et devient progressivement gris. Il remet ça plus tard pour devenir tout blanc vers l'âge de huit ans. Un vrai caméléon ! Pendant les spectacles, les chevaux se déplacent en musique : ils font en quelque sorte une choré.

Je relève, un tantinet agacée :

— D'accord, on voit qui est le dico du trio !

— Oui, Marine, c'est une tête ! Et ses infos sont vachement intéressantes ! Au moins, elle nous fait profiter de sa culture ! pacifie Morgane en me regardant. Et c'est où la Slovénie ? ajoute-t-elle, à l'intention de Marine.

— C'est un pays au sud de l'Autriche, répond Marine.

— Et qu'as-tu vu d'autre, à part des chevaux caméléons ? demandé-je.

— J'ai trop à raconter ! Maintenant, je sais un max sur Sissi, l'impératrice Élisabeth d'Autriche. Sa chevelure tombait en cascade jusqu'au sol, avant de le balayer. Rien à voir avec ma toison ; à côté de la sienne, c'est une miniature ! Quand l'actrice Romy Schneider a joué son rôle au cinéma, le réalisateur aurait au moins pu lui coller des mèches plus longues. Sissi avait besoin d'un jour entier pour laver ses cheveux – voilà qui est déprimant.

— Et vous, qu'avez-vous fait pendant les vacances ? poursuit Marine.

— Moi, explique Morgane, je suis allée une semaine en camp à Nyon. On a parlé musique, les styles et tout le reste, et surtout beaucoup joué. J'avais pris ma guitare, mais j'ai encore du pain sur la planche. Si j'accompagne seule des chanteurs, pour sûr qu'ils vont détonner, fait-elle amusée.

— Bof ! Il faut un début à tout ! Et c'était dans quel cadre ? demande Marine.

— Une rencontre entre jeunes de différentes églises de la région. Le dernier jour, on s'est produit en public. Une fois lancés, c'était nickel, même s'il y a eu un ou deux couacs.

Je profite d'une pause pour en placer une.

— Moi, je suis restée à la maison. Ma mère tient absolument à m'initier au b.a.-ba de l'art culinaire. Je sais que je n'y coupe pas. On a donc mijoté du ragoût de lapin aux petits oignons en cherchant de nouvelles recettes sur le web. J'ai aussi fait les boutiques ; j'ai déniché un nouveau jean trop classe et des chouzes assez sympas. Et puis, bien sûr, j'ai dépanné Henri au jardin... et vous savez quoi ?

— Il a l'air très chouette ton concierge, dit Marine qui me coupe la chique. Je ne l'ai vu qu'une fois et je l'ai trouvé super cool. Ce n'est pas un vieux débris comme certains aïeux !

— Ouais, mais écoute-moi. Un squatteur a pris racine dans le jardin.

— Il est craquant, j'espère ? À moins que ce soit un vampire ? taquine Marine en faisant la moue.

— Rien à voir ! dis-je. Demande à Morgane.

— Avec ses moustaches, il est absolument irrésistible ! fait-elle sur un ton suave.

— C'est un chat errant, continué-je. Je dépose chaque jour des croquettes pour lui dans une écuelle. Il les mange. Mais c'est fou ce qu'il est pétochard. Je dois me cacher pour qu'il ose approcher. J'aimerais réussir à le dégeler.

À peine arrivées devant le bâtiment scolaire que la sonnerie retentit et coupe court à nos échanges. Les élèves se précipitent à l'intérieur du collège, telle une meute assoiffée de connaissances... C'est du moins le rêve des profs ! Dès demain, cependant, le pas sera plus lent. La plupart d'entre nous n'aurons plus le feu aux fesses.

2. Retour en classe

Une tuile tombe sec sur notre classe, comme un couperet. Devant le tableau noir se pointe M. Martin, le dirlo, un homme rigide. À ses côtés se tient une parfaite inconnue.

— Bonjour à chacun, commence-t-il. Votre enseignante, Mme Roulet, a eu un accident de voiture. Elle s'en remettra. Toutefois, cela prendra du temps. Il est peu probable qu'elle reprenne son activité avant la fin de l'année scolaire. Je vous tiendrai informés de la situation. Il a fallu prendre une décision rapide afin que votre programme ne soit pas perturbé.

Ses talons pivotent d'un quart de tour vers sa voisine, avant de la désigner du regard.

— Nous avons engagé Mme Monique Amiguet, poursuit-il. Elle requiert toutes les qualifications exigées pour son nouveau poste de travail. Je vous demande de lui faire bon accueil et lui souhaite, ainsi qu'à vous-mêmes, jeunes gens, de la satisfaction à travailler ensemble. Avant de lui laisser la parole, avez-vous des questions à me poser ?

Je zieute autour de moi. Personne n'ouvre la bouche. On pourrait entendre une mouche voler. Quoi qu'il en soit, la situation est suffisamment grave pour que nous soyons momentanément dans l'impossibilité totale de réagir. Nous sommes tétanisés. Qui aurait pensé que nous serions subitement privés de Mme Roulet par un mauvais coup du sort ? On l'aime bien, parce qu'elle ne se prend pas trop au sérieux et se marre souvent. Penser que tout peut arriver à mon insu me fait flipper. Du coup, j'en ai la chair de poule. Pourtant, je ne peux rien contre la fatalité.

Sans un mot de plus, le directeur se dirige vers la porte. Il l'ouvre, franchit le palier, puis la referme calmement derrière lui. Il plante là Mme Amiguet, alors qu'elle pourrait bien ne pas assurer. Nombreux sont ceux qui la fixent d'un regard noir, en silence. Pour se tirer d'affaire, elle nous sourit. Elle est impayable. Elle nous parle de Mme Roulet et dit regretter son absence autant que nous.

— Elle vous est très sympathique, ça saute aux yeux, lance-t-elle avec gentillesse. Nous allons donc garder contact avec elle. Elle sera réjouie de recevoir vos témoignages d'affection. Je vous donnerai l'occasion de lui en transmettre par écrit.

Sa repartie ne manque pas de diplomatie. L'ambiance est électrique, mais aucun projectile ne la prend pour cible. Elle a donc marqué un point. Sa façon de se présenter est aussi déroutante.

— Avant d’habiter en Suisse, dit-elle, je vivais à Bruxelles. Et c’est là que j’ai appris, toute jeune, que le chocolat suisse était renommé. Je pense que tout le monde à Bruxelles connaît l’une des plus célèbres confiseries de la ville ; elle approvisionne la maison royale. En 1847, la famille Neuhaus², originaire de la Chaux-de-Fonds, avait ouvert une pharmacie à Bruxelles, avant de se lancer dans la fabrication de chocolat en 1895, près de cinquante ans plus tard. Et ça lui a réussi.

Après deux trois secondes de pause, elle poursuit :

— J’habite votre beau pays depuis cinq ans, après avoir épousé un Suisse. Nous avons une merveilleuse petite fille de deux ans. Elle s’appelle Clara ; et tous trois, nous aimons beaucoup le chocolat. Pas vous ?

Puis, sans crier gare, elle sort de son sac des chocolats appétissants de la célèbre confiserie. Elle passe dans les rangées et nous en offre un à chacun. Personne ne crache dessus. On tend la main, comme des mendiants. Pour faire durer le plaisir, je laisse fondre le mien sur la langue. On avait le moral à zéro. Elle a réussi à nous remettre d’aplomb. On verra bien si la classe l’aura toujours à la bonne d’ici un jour ou deux.

Pour entrer en matière, la prof ne manque pas de souffle. Elle ne trouve rien de mieux que de nous parler encore de chocolat. M. François-Louis Cailler a vécu de 1796 à 1852. Il a ouvert la première fabrique de chocolat de Suisse à Vevey, en 1819. Il a cassé sa pipe à cinquante-six berges. Trop jeune pour mourir. Pourtant, sa vie a largement porté ses fruits. De nos jours, le chocolat Cailler est produit par Nestlé à Broc, près de Bulle, dans le canton de Fribourg. Mme Amiguet n’a rien improvisé, mais tout a été mijoté avec soin. Elle ne m’a rien fourré non plus dans la tête par la force. Cependant, elle ne pourra pas me servir le même plat une deuxième fois. Les mots « Neuhaus », « Cailler » et « Nestlé » sonneront désormais à mes oreilles comme du déjà-vu.

— Près de Broc, dit-elle, se situe le village de Gruyères sur une colline au-dessus de la Sarine. C’est une petite cité moyenâgeuse et pittoresque, entourée de murailles avec un château. Cette magnifique région est réputée pour son industrie laitière ; le fromage est délicieux. Voilà un joli but de course d’école. Au goûter, nous y dégusterions une coupe de fruits de saison recouverts d’une couche épaisse de double crème. La pâture des vaches de la région est très riche et la crème que l’on tire de leur lait l’est donc tout autant.

L’exercice des athlètes contribue notamment à leur prestige quand ils exhibent fièrement leur thorax étoffé d’abdos genre tablette de chocolat. Dans le même ordre d’idée, la présentation de Mme Amiguet suscite l’éveil de notre matière grise. Nos neurones ne risquent pas de se nécroser si son enseignement est truffé d’anecdotes, comme aujourd’hui.

La prof tient parole et nous conseille, avant toute chose, d’écrire à Mme Roulet. Notre babillarde, qui se termine par la griffe de chaque élève, va la gaver de plaintes, plus que d’encouragements. Mais Mme Amiguet laisse faire.

Les aiguilles de l'horloge tournent. Sans nous en apercevoir, nous glissons en douceur dans les tâches scolaires les plus ingrates. La nouvelle prof, une manipulatrice ou une magicienne ? Une énigme.

Je suis assise à côté de Marine qui, elle, est un miracle de la nature. Elle ne galère pas autant que moi, mais est mieux notée. Je l'envie souvent. Une fois, j'ai parlé à Maman de ma frustration. Elle m'a répondu que si tout le monde se ressemblait, la vie ne serait pas drôle. Ce genre de truc, ça me gonfle tellement qu'un jour ça explose.

— Ça n'a rien à voir ! Marine est un génie ! Pas étonnant que je ne lui arrive pas à la cheville.

Maman réagit avec calme.

— Pourquoi penses-tu cela ?

— Parce qu'elle a de meilleures notes dans les branches principales comme les maths ou le français, dis-je, en désespoir de cause.

— Elles sont peut-être importantes selon les critères d'évaluation scolaire, mais les autres matières le sont tout autant.

— Pourtant, si je veux poursuivre mes études, devenir vétérinaire comme elle, il faut que je sois aussi calée dans ces branches importantes, non ?

— Tu n'es peut-être pas aussi bonne que ton amie dans ces matières-là. Néanmoins, tu es loin d'être nulle. Je sais que tu seras à la hauteur, quel que soit ton choix professionnel.

Je réalise soudain à quel point je peux être ignoble avec Marine qui est pourtant l'une de mes meilleures amies. Je lâche ma rogne. J'adopte un profil bas et réponds :

— Ouais, je peux y arriver. Mais pour ça, il faut que j'aie un moteur qui carbure bien, qui ne se grippe pas, sinon c'est foutu d'avance.

— Tu n'as qu'à le graisser, ton moteur ! renchérit ma mère.

— Bien sûr ! répondis-je.

Cette première journée de reprise des cours se termine par une leçon de gym. Comme d'habitude, Marine n'a pas réussi à grimper à la perche. Le paquet de magnésie¹ qu'elle s'est flanqué sur les mains est superflu. Son problème est qu'elle oublie d'utiliser ses jambes. Elle me fait mal au cœur. Elle ressemble à un singe cul-de-jatte grimaçant ! Une infirme, quoi ! Je sais que maintenant je suis prête à la dépanner. Elle ne m'agace plus autant qu'avant.

¹ La magnésie est cette poudre blanche qu'on applique sur les mains avant de grimper pour éviter de les voir glisser sur la barre.

Mme Amiguet a finalement passé le cap haut la main. Comme Mme Roulet, elle n'est pas assommante. S'il y a toujours une poignée d'irréductibles qui essaient de la faire mousser, elle parvient généralement à les faire plier.